

La mort des siens, la mort des autres, les vivants face à la mort de masse

Sélection de courriers

De SALEM

La situation est de plus en plus tendue. Donc en prévision de la mobilisation et de ma mort :

Moi, soussigné Salem, Jean RESAL, je veux qu'après ma mort, tout ce que je possède soit distribué par mes parents à mes frères et soeurs après avoir envoyé un bouquin, bibelot.. aux bons camarades que j'ai eus : Biernais, Jacques Bar, André Renaud, Bethère, François Brajeul, Ferron, Léon Autonne, Gros et Moreaux, et Pierre Lidy. Mr Dufresse et Mr Limousin.

A La Ferté dans mes affaires il y a des toupies que mon oncle Boulot me donna et que je veux remettre à son fils Gilles, ainsi que 3 bois de fronde en remplacement de celui que j'ai égaré.

Je ne dois rien à personne ayant payé toutes mes dépenses au comptant ou au mois et celui-ci fini et réglé.

J'aurai vécu peut-être sans tout connaître de la vie, mais je partirai la conscience tranquille d'avoir vécu sainement, de n'avoir offensé personne, ni abusé de quiconque. J'ai rencontré beaucoup de gens de bien et en conserverai le meilleur souvenir.

Fait à Brodes le **31-07-1914**

SALEM RESAL

Si je possède 1000F de Mémée, je donne 400f aux pauvres de La Ferté, 400F à ceux de Bordeaux et 200 à ceux de Velles.

Bordeaux - 14 Novembre 1914

JULIE à SALEM

(...) Voilà un télégramme de Mériem m'annonçant son arrivée pour dimanche matin, j'aurai bien du plaisir à la voir et nous causerons longuement de toi et de notre pauvre Younès. Si tu savais les lettres touchantes que nous recevons ! Cette semaine en particulier, une du proviseur de St Louis et l'autre du directeur de l'Ecole de Génie Maritime, sans compter toutes celles des amis et connaissances. Nous avons fait mettre la mort de ton pauvre frère dans la nécrologie du Temps qui est très lue par bien des gens que nous connaissons, fonctionnaires, professeurs, etc. Nous venons aussi de commander des lettres de faire-part. Peux-tu nous dire à peu près combien tu veux que nous en gardions pour que tu en envoies aux personnes que tu connais personnellement.

Bordeaux - 3 juin 1915

EUGENE à SALEM

(...) J'ai reçu ce matin une lettre de Furiet, le camarade et ami de Younès, qui n'avait pas encore reçu le faire-part de la mort de ton frère ; sa lettre est très touchante et témoigne une fois de plus de l'affection que ton frère savait inspirer à ses camarades. Enfin, le brigadier Roux, un des rares survivants de la batterie de Younès, vient de m'écrire pour se rappeler à mon souvenir : ce doit être un brave et aimable garçon et je serai heureux de faire sa connaissance après la guerre !

Enfin, je viens de recevoir le récépissé des 500 francs que j'ai adressés au nom ou en mémoire de Younès à la société des anciens X.

Le temps se nettoie mais il fait encore frais. Tout est vert et j'ai rarement vu la campagne aussi belle. Les récoltes s'annoncent admirables ; Jules m'écrit qu'on a fait des foins superbes ; M. Boucher qui vient d'aller voir André à Toul, est revenu stupéfait du calme avec lequel les lorrains font leurs récoltes sous le bruit et presque sous le feu des canons, grâce au concours bénévole des militaires au cantonnement ; il me confirme que là aussi la campagne est superbe, du moins ce qui n'a pas été ravagé.

Je t'envoie des communiqués : on se bat avec acharnement en Galicie, en Artois et en Flandres, et, comme tu le prévoyais, les Italiens font aussi de la

bonne besogne. Il semble que c'est maintenant que les opérations commencent sérieusement, et il apparaît que si les Boches se défendent encore avec rage, ils manifestent des signes évidents d'accablement - le nombre des prisonniers que l'on fait en est une preuve. Enfin prenons patience, car il ne saurait tarder d'y avoir du gros nouveau - surtout si comme cela paraît de plus en plus probable la Roumanie et la Bulgarie s'en mêlent.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ps : Chérifa tire des épreuves de vos photos : cela la distrait et j'en suis fort aise. Chérifa continue à préparer son examen. D'après des conversations qu'elle a eue avec Mlle de Langlade il n'est plus douteux que celle-ci la conservera comme infirmière dans son hôpital. Elle a d'ailleurs lâché son ouvrage dont elle n'a plus le temps de s'occuper.

La Ferté sous Jouarre – 4 août 1916

B. BRAJEUL à SALEM

Mon cher Salem,

Votre bonne lettre nous a beaucoup touchés. L'affection que vous aviez pour notre cher François était bien réciproque, il s'inquiétait toujours beaucoup de vous dans ses lettres et regrettait de ne pas avoir l'occasion de vous voir plus souvent, tout en ayant l'espoir de vous réunir davantage un jour, et maintenant tout est fini, nous ne reverrons plus ce cher enfant. C'est un bien grand chagrin pour nous tous car, vous le savez, il était bon, sérieux et travailleur.

Mme votre mère et Mériem ont eu la bonté de venir me voir. Elles m'ont dit que vous désiriez savoir où notre pauvre enfant était enterré : voici d'après un de ses camarades l'endroit de sa sépulture. D'après la carte de Verdun, le village de Bras est à gauche, à droite la ferme de Thiaumont, au centre mais plus au nord, les carrières d'Haudremont, le 5^{ème} Bataillon était en face dans le bois de Massé. C'est dans ce bois que repose son corps. Il y a paraît-il une croix avec son nom ; si cela vous est possible et que vous alliez jusqu'à sa tombe, vous seriez bien aimable de nous dire si un jour nous pourrions le revoir, quoique cet endroit a dû être bien bombardé.

En vous remerciant encore, mon cher Salem, recevez l'assurance de nos sentiments bien affectueux. (...)

18 novembre 1916

Madame GAUTHE, tante de Désiré DELOBE à EUGENE

Veillez m'excuser si je prends la liberté de vous écrire ; je suis la cousine de Paul Delobe tué au combat le 29 août 1916 et dont ses frères et moi pleurons la mort car c'était un brave et bon père de famille. Je l'ai vu pour la dernière fois au mois de mai après sa grave maladie et, comme s'il avait eu le pressentiment qu'il ne reviendrait pas, il m'avait confié un paquet de lettres en me donnant l'autorisation d'en prendre connaissance, car je dois vous dire, Monsieur, qu'il m'avait beaucoup parlé de vous et qu'il ne tarissait pas d'éloges de son cher parrain. C'est en parcourant quelques-unes de vos lettres que j'ai connu votre adresse et que j'ai appris aussi que vous aviez aussi été cruellement éprouvé par la guerre.

Alors, j'arrive au sujet qui m'amène à vous écrire. Comme vous devez le savoir, mon cousin Paul a d'autres frères, dont un prisonnier en Allemagne et l'autre, le plus jeune, qui est au front depuis le début de la guerre ; il a été blessé voilà quelques mois et il est actuellement guéri puisqu'il est au dépôt.

Lorsqu'il est venu en congé de convalescence chez moi, nous avons parlé de son malheureux frère et aussi de son parrain, vous, qui étiez si bon pour le frère cadet.

Je viens vous demander, Monsieur, si vous refuseriez de reporter sur le plus jeune un peu de l'affection que vous paraissiez éprouver pour notre cher Paul et, croyez bien, Monsieur, qu'il en était digne et que les frères sont aussi intéressants et à plaindre. Depuis si longtemps sans pouvoir correspondre avec la famille, je suis la seule ici pour leur écrire et les consoler de mon mieux. Quel chagrin pour les pauvres parents lorsqu'ils vont apprendre le malheur qui les frappe (la famille était à Haveluy dans le Nord occupé par les Allemands).

Enfin, Monsieur, je vous prie de m'excuser si j'ai été importune, mais je souffre beaucoup de ne pouvoir les secourir ayant moi-même mon fils au front depuis le début du conflit ; c'est pour cela que je me suis permis de vous écrire, si vous

voulez bien avoir la bonté de vous intéresser à lui, il vous en sera bien reconnaissant.

Voici son adresse : Désiré Delobe – 28^{ème} Dragon, 11^{ème} Escadron au dépôt à Angers.

Bordeaux – 21 mars 1918

EUGENE à SALEM

Mon cher enfant,

Le temps s'est essayé vainement à se mettre à la pluie et il est aujourd'hui, premier jour de printemps, plus splendide que jamais. Je crains que cela finisse mal pour les produits de la terre. Au moins tu as la chance de pouvoir t'installer au sec dans ta nouvelle position.

Ta mère a reçu ce matin ta longue lettre du 18 dont nous avons lu tous les détails avec un vif intérêt. Pauvre Château de Coucy ! Fa s'occupe déjà de ton sac de couchage.

Ta mère t'a déjà écrit que nous allons avoir deux pensionnaires : Marcelle Gentil et Denise Borne. C'est samedi qu'elles arrivent, chaperonnées par Louise Borne.

Dimanche soir nous est arrivé mon poilu, le brave Buysens ; il est reparti le lendemain pour Castemorrion (près de Puysegur entre deux mers) où sont les tantes et oncle à lui, réfugiés du Nord.

Nous avons appris la mort du pauvre lieutenant Chobillon, des suites de la blessure qu'il avait reçue au moment où il a été pris. Les familles Chobillon et Prouhet-Bellamy sont terriblement frappées : sur trois gendres, tous trois mobilisés, les Bellamy en ont perdu deux ; quant à Chobillon, il a perdu un fils et un gendre, et sa fille veuve est folle ; il ne lui reste plus que la veuve de son fils et le ménage de sa seconde fille, le mari ingénieur des Poudres.

La mère des demoiselles Gardien vient de mourir. Elle souffrait terriblement depuis longtemps et avait d'ailleurs dans les 75 ans. Que veux-tu ? les vieux s'en vont, c'est la loi de nature, et il vaudrait mieux qu'il en partit davantage si cela pouvait ménager la vie des jeunes.

T'ai-je écrit que le jeune Cathala, prisonnier depuis 1914, est interné en Suisse, très anémié et déprimé mais sans maladie ni tare ? Quant à son frère, le

médecin, qui avait eu la main gauche arrachée, il en a repris possession et travaille plus que jamais de son métier sur le front.

Rien de nouveau, le public se porte en foule à la foire que le temps favorise. Fa reste fidèle à son hôpital. M. Perri, le pharmacien officiel, a déclaré à l'Administration de l'hôpital que Fa est une « potarde » épatante. Ta mère range sa maison plus que jamais. Nous projetons vaguement d'aller passer un mois à Chaumes en avril-mai.

Je t'embrasse tendrement.

Au front – 23 mai 1918

PAUL à JULIE

Ma chère Maman,

C'est dans le n° du 25 mars qu'a paru l'article sur Charleroi et le Général Lanrezac. Si tu veux l'avoir, il te suffit d'écrire 31 rue St Guillaume, siège du « Correspondant », en envoyant 2 f 50.

L'escadrille a eu la poisse ces jours derniers. Je vous ai écrit qu'Astouin a eu une balle dans le pied, appareil criblé de balles, réformé. Dupart s'est retourné en roulant après un superbe atterrissage, sans mal pour personne, ce qui est le principal. Hier, surtout, nous avons été tristement éprouvés par la mort de Tison, le petit s/s lieutenant dont je vous ai parlé. Une balle au cœur, à la 1^{ère} rafale d'un Boche qui d'ailleurs a été descendu par le mitrailleur arrière, Vitalis. C'est une chic mort.

Je reviens d'Abbeville où j'ai été chercher des couronnes.

Une fois encore je suis frappé par un fait que je vous ai déjà cité : bien que Tison nous fût à tous très sympathiques et que nous regrettions tous un si gentil camarade, sa mort est accueillie comme un événement normal, et le soir, au dîner, on était presque aussi enjoué que d'ordinaire et on a même dit des blagues.

Il faut quatre ans de guerre pour arriver à cet état d'insensibilité et d'insouciance, en somme méritoire, devant la mort.

En se lamentant, on craindrait de pleurer le sort qui nous est peut-être réservé pour le lendemain.

En tout cas c'est une consolation et un rude réconfort de voir que l'on peut disparaître sans que la terre s'en aperçoive et que le cours des événements en soit changé d'un iota.

Deux Boches homologués depuis quinze jours. Pour moi, j'ai une guigne noire ; je ne vois pas la queue d'un Boche, même en allant me balader sur leurs saucisses. En revanche, je viens de bousiller un second zinc, ou à peu près. Après un piqué, ma pression tombe à zéro, impossible de faire repartir les moulins et obligé d'atterrir dans un très mauvais terrain où j'ai fauché mon train d'atterrissage. Cela aurait pu tourner plus mal et, bien qu'empoisonné, je ne me plains pas trop. C'était le jour de la mort de Tison et le Capitaine m'a dit : « Bof ! les accidents de matériels, ça n'est pas grave ! »

Autrefois je me serais frappé mais maintenant je ne m'en fais plus. J'attends seulement impatiemment un autre zinc aussi bon – mais dont la pression tienne mieux.

Temps toujours superbe mais le vent tourne et nous craignons – ou souhaitons pour quelques jours – un peu de pluie rafraîchissante et reposante.

Bonsoir ma chère Maman, je t'embrasse bien ainsi que Papa et Fa.

Je suis navré de ce que vous m'apprenez au sujet de Gérald Boucher !